

*J'habite
la maison
aux fenêtres
fermées*



*SONU,
CARAGEA*



Éditions
Stellamaris

Poète, encore un effort

« Je me promène sur les falaises du rêve » écrit dès le début de son livre Ionuț Caragea. Mais pas n'importe lequel. Et même si en de tels lieux tout devient profondeurs abyssales, des pas demeurent. Ce ne sont pas ceux d'une inconnue – du moins pas en totalité. Le poète ouvre ainsi sa recherche par l'histoire d'une femme aimée. En conséquence, dit Caragea : « je n'ai nulle envie de me réveiller / dans la maison aux fenêtres fermées / où les épaves des souvenirs / jamais ne jailliront / à la surface de mes larmes / pour explorer l'infini ».

Nous retrouvons une des thématiques rémanentes du poète. Rien n'a lieu que dans ce lieu interlope et fascinant qui permet de découvrir de l'homme et du monde son invisibilité. D'où ces évocations de l'être à la recherche de l'absolu et de sa morsure. Néanmoins la mesure de l'ombre reste ce qui fait le prix d'une telle quête de la lumière. Sans l'obscur de son ombre portée l'homme n'est que la caricature de lui même. Il serait sans elle en grandeur, appel mais dans l'oubli de sa petitesse et de sa chute.

En dépit des prières à la déité et des désirs d'élévation, quelque chose résiste et demeure indomptable. Le rêve devient le vecteur inconscient qui pousse de poète en ses retranchements. Rien ne sert de se débattre : le songe en ses “nénuphars” fait remonter les souvenirs. Ils sont sans doute grimés mais à ce titre demeurent plus parlants puisqu'ils offrent au poète l'occasion “rêvée” (...) d'un discours qui échappe au logos et à ses embrigadements didactiques.

Pris dans ses doubles postulations, l'une vers Dieu l'autre vers la femme, le poète crie son impuissance à être celui qu'il ne sera jamais. L'homme n'est pas un ange, et même s'il pense le devenir il perd ses plumes plus vite qu'il ne faut à ses mots de temps pour l'annoncer. Mais ces derniers tiennent pourtant et inscrivent, faute de survie, la survivance.

Certes ils ne peuvent tout dire, tout embrasser, mais la quête se poursuit. Prisonnier de l'obscur le poète reste aux aguets, sort de sa tour et en cherche partout la clé. Reste à faire le tri entre le sans voix et le murmure, la réflexion et l'abandon.

Dans cette lutte, Caragea se met ainsi à nu en son maelström d'émotions. D'où cette confrontation perpétuelle avec la douleur existentielle et l'espoir que le rêve soit le frère du réel. Mais comment entretenir le premier puisque les affres empêchent de trouver le sommeil ? Telle est la quadrature du cercle.

D'autant que le magnétisme onirique ne se commande pas, mais en démiurge Caragea tente toutefois de lui donner un cap en « cette terre qui embrasse le ciel / et dont les lèvres restent glacées ». Et c'est peut-être bien elle qui après tout fait problème : le poète y reste planté et en épouse instinctivement toutes les misères. Il lui faudrait trouver en elle un lieu si proche si loin, tellurique et cosmique.

Ne l'a-t-il pas sous les yeux ? Caragea, de fait, le present et se sent parfois ridicule, « brisant son propre vers / après l'avoir écrit ». Il s'estime comparable à l'homme « qui trébuchant sur une branche / fêlée sous son pied / s'effondre dans les bras / de sa propre mort ». C'est pourquoi le livre devient un appel à la prière mais aussi à un travail de Sisyphe. Dans les larmes des accents lyriques l'auteur est parfois proche de la reddition « séduit par le silence / de l'abîme intérieur ».

Mais face à ce dilemme il suffit de briser des bouquets d'images et le tas de métaphores pour trouver celles et Celle qui permettent l'arrivée d'une lumière : qu'importe si elle ne brille que dans la nuit. Qu'importe si elle paraît le fruit d'une lune farceuse qui se moque de celui qui y trouve de quoi s'y requinquer avant de sombrer en ses songes.

Mais là reste l'essentiel : les rêves sont des réalités au même titre que le réel. Endormi le corps s'ouvre à sa vérité. Seul l'imbécile peut croire que ce n'est pas la bonne car le rêve, s'il fait parler les morts comme les vivants, crée une entente atemporelle. L'âme n'y est jamais orpheline : le corps est en jeu.

L'univers ne se réduit plus à la trivialité positive, ce qu'on prend pour du négatif répand des profondeurs cachées. Rien n'a donc lieu sinon le lieu du songe. En lui les mots avancent dans ce que Lacan nomme "lalangue" – les ciseaux de la raison ne peuvent plus couper l'article du substantif. C'est là que le "vrai" poème et la juste méditation commencent.

Au nom sans doute d'une femme par qui tout commence. Il ne faut pas forcément y chercher, comme Bataille, Dieu ou l'éternité mais les vérités provisoires dans lequel le corps se débat dans une poésie image. Poète, encore un effort.

Jean-Paul Gavard-Perret